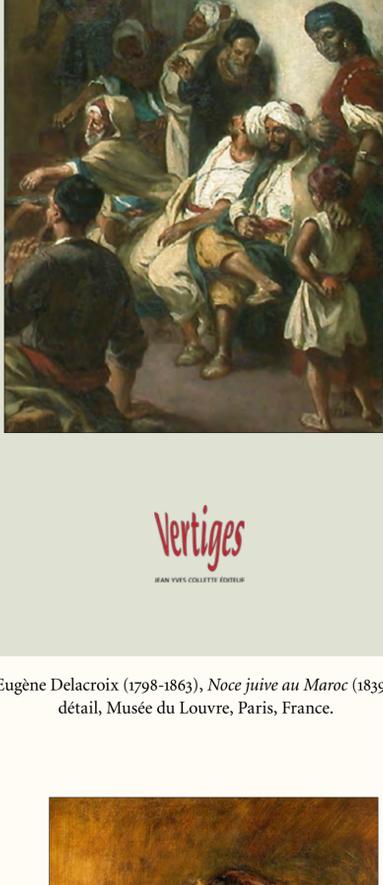
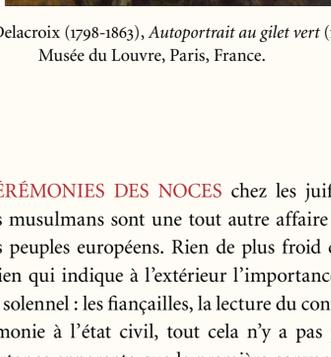


Noce juive au Maroc

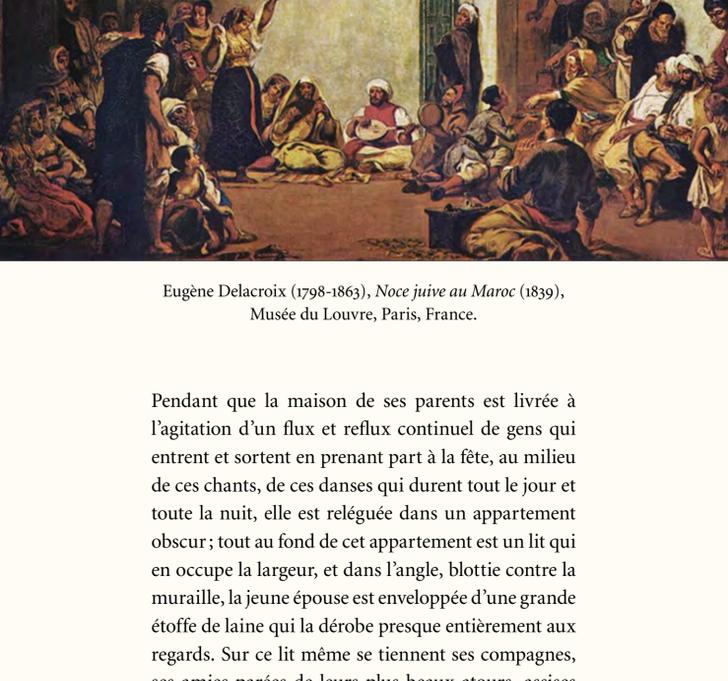


Eugène Delacroix (1798-1863), *Noce juive au Maroc* (1839), détail, Musée du Louvre, Paris, France.



Eugène Delacroix (1798-1863), *Autoportrait au gilet vert* (1837), Musée du Louvre, Paris, France.

LES CÉRÉMONIES DES NOCES chez les juifs et chez les musulmans sont une tout autre affaire que chez les peuples européens. Rien de plus froid chez nous, rien qui indique à l'extérieur l'importance de cet acte solennel : les fiançailles, la lecture du contrat, la cérémonie à l'état civil, tout cela n'y a pas plus d'importance apparente que la première convention venue ; la bénédiction nuptiale elle-même n'a rien qui diffère essentiellement de toute autre cérémonie religieuse. Au contraire, chez les peuples orientaux, chez les juifs qui vivent sous de dures contraintes dont l'effet est de resserrer entre eux les liens qui les unissent et de consacrer plus de force à leurs traditions antiques, les grands événements de la vie sont marqués par des actes extérieurs qui se rattachent aux usages les plus anciens. Le mariage surtout est accompagné de cérémonies emblématiques pour la plupart, et est une occasion de grandes réjouissances pour les parents et les amis des mariés. Les fiançailles, d'abord, se font longtemps d'avance, et avec beaucoup d'apparat ; mais les noces elles-mêmes occupent plusieurs journées qui sont une suite de peines très fatigantes pour l'épouse. Elle est vraiment la victime de tout cet appareil dont les détails sont infinis.



Eugène Delacroix (1798-1863), *Noce juive au Maroc* (1839), Musée du Louvre, Paris, France.

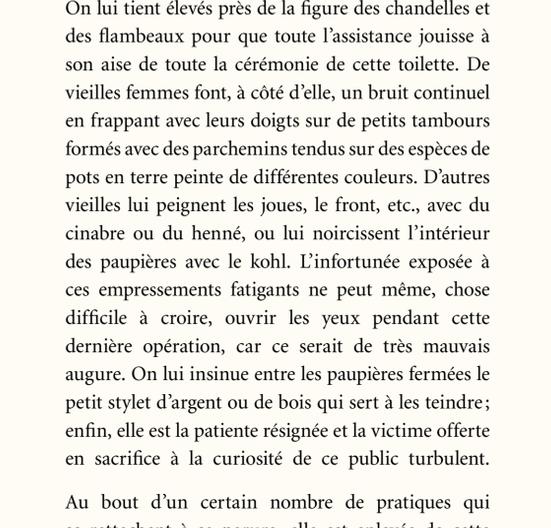
Pendant que la maison de ses parents est livrée à l'agitation d'un flux et reflux continuels de gens qui entrent et sortent en prenant part à la fête, au milieu de ces chants, de ces danses qui durent tout le jour et toute la nuit, elle est reléguée dans un appartement obscur ; tout au fond de cet appartement est un lit qui en occupe la largeur, et dans l'angle, blottie contre la muraille, la jeune épouse est enveloppée d'une grande étoffe de laine qui la dérobe presque entièrement aux regards. Sur ce lit même se tiennent ses compagnes, ses amies parées de leurs plus beaux atours, assises et accroupies près d'elle, mais ayant l'air de ne s'en occuper aucunement.

Elle doit avoir constamment les yeux fermés et paraître insensible à tout ce qui se passe autour d'elle, de sorte qu'elle a l'air d'être la seule pour qui les réjouissances ne se passent pas. Pendant qu'elle est ainsi juchée et comme cachée sur ce vaste lit, le reste de la chambre est souvent occupée par une table fort longue autour de laquelle s'assyaient les parents et amis occupés à manger et à boire.

Dans la cour de la maison se presse une foule immense ; les galeries supérieures, les chambres, les escaliers, sont livrés aux invités, qui se composent presque toute la ville. À l'une de ces naces, où j'allai presque tout le monde, je trouvai le passage, je l'ai et l'intérieur de la cour tellement encombrés que j'eus toutes les peines du monde à pénétrer. Les musiciens étaient adossés à l'un des côtés de la muraille, et tout le tour de la cour était, de même, garni de spectateurs. D'un côté étaient les femmes juives accroupies dans une toilette de circonstance, ayant particulièrement sur la tête une étoffe empesée posée en travers au-dessus d'un turban très élevé et très gracieux qu'elles ne mettent qu'à l'occasion des noces. Du côté opposé se trouvaient des Maures de distinction, debout ou assis, qui étaient censés honorer la noce en y assistant. On se ferait difficilement une idée du vacarme que faisaient les musiciens avec leurs voix et leurs instruments : ils raclaient impitoyablement d'une espèce de violon à deux cordes, qui est particulier à ce pays, et qui ne rend que du bruit plutôt que du son. Ils avaient aussi la guitare mauresque qui est un instrument très gracieux par sa forme, et dont les sons ressemblent à ceux de la mandoline. Ajoutez à cela le tambour de basque qui accompagne tous les chants. Mais ces chants, dont le mérite semble consister à être criés, sont la partie vraiment assourdissante du concert. Leur monotonie contribue aussi à les rendre fatigants.

C'est avec tout cet accompagnement-là que viennent tour à tour se produire les danseuses ; je dis les danseuses parce que les femmes seules se livrent à un exercice que, sans doute, la gravité des hommes est censée leur interdire. Toutes les personnes qui ont été à Alger connaissent cette danse qui est, je crois, commune à tous les pays orientaux, et qui serait sans doute regardée chez nous, au moins dans les sociétés qui se respectent, comme de très mauvais goût. Comme elle consiste en postures et en contorsions que l'on prend sans presque que les pieds changent de place, on comprendra qu'il soit possible de s'y livrer dans un lieu aussi encombré qu'il est possible que soit ainsi remplie de curieux. Il ne faut donc qu'un très petit espace pour chacune des danseuses, qui ne paraissent qu'une à une.

Quand l'une a fini cette courte représentation qu'elle varie suivant son goût ou son art particulier, les personnes de l'assistance qui veulent lui marquer de l'intérêt cherchent dans leur poche quelque argent destiné à récompenser les musiciens ; mais il est d'usage, avant de déposer son offrande dans un plat qui est préparé à cet effet, d'aller toucher de la pièce de monnaie l'épaule de la danseuse qu'on préfère. J'ai vu de ces assistants donner et sans doute pour être remarqués de nous autres chrétiens.



Eugène Delacroix (1798-1863), *Noce juive au Maroc* (1839), détail, Musée du Louvre, Paris, France.

Quand arrive la fin du dernier jour que l'épouse doit passer sous le toit de ses parents, et avant d'aller habiter avec son mari, on la pare ; on lui met sur la tête une espèce de mitre composée d'une quantité de fichus qui s'entassent les uns sur les autres, mais de manière qu'on ne voie passer qu'une très petite partie de chacun. Elle est placée sur une table, assise contre la muraille et aussi immobile qu'un terme égyptien. On lui tient élevés près de la figure des chandeliers et des flambeaux pour que toute l'assistance jouisse à son aise de toute la cérémonie de cette toilette. De vieilles femmes font, à côté d'elle, un bruit continuels en frappant avec leurs doigts sur de petits tambours formés avec des parchemins tendus sur des espèces de pots en terre peinte de différentes couleurs. D'autres vieilles lui peignent les joues, le front, etc., avec du cinabre ou du henné, ou lui noircissent l'intérieur des paupières avec le kohl. L'infortunée exposée à ces empressements fatigants ne peut même, chose difficile à croire, ouvrir les yeux pendant cette dernière opération, car ce serait de très mauvais augure. On lui insinue entre les paupières le petit stylet d'argent ou de bois qui sert à les teindre ; enfin, elle est la patiente résignée et la victime offerte en sacrifice à la curiosité de ce public turbulent.

Au bout d'un certain nombre de pratiques qui se rattachent à sa parure, elle est enlevée de cette espèce de tribune comme on ferait d'une statue, et voici le moment de l'entraîner hors de la maison paternelle. À moitié posant sur ses pieds, à moitié soulevée par dessous les bras, elle avance, suivie et entourée de tous les assistants. Au devant d'elle marchent à reculons jusqu'à la demeure de son mari des jeunes gens portant des flambeaux. On retrouve ici, comme à chaque pas dans ce pays, les traditions antiques. Rien n'est singulier comme la marche de cette malheureuse qui, les paupières toujours closes, semble ne faire aucun mouvement qui naisse de sa propre volonté. Ses traits sont aussi impassibles durant cette procession que pendant tout le temps de ses autres épreuves. On m'a assuré que pour la faire manquer à ce sérieux imperturbable, on pousse la malice jusqu'à la s'inscrire en route. Je crois qu'il est très rare qu'on voie cette pauvre créature donner le moindre signe d'impatience ou seulement d'attention à tout ce qui se passe. C'est dans cet équipage qu'elle arrive chez l'époux où sans doute elle doit regarder comme son plus grand bonheur d'être débarrassée de tant d'assiduités.

Il se passe encore le lendemain chez l'époux une cérémonie qui m'a semblé purement religieuse, entre les mariés, le rabbin et les assistants. Celle-là, je crois, clôt toutes les autres, et doit être en conséquence la mieux venue des deux principaux acteurs.